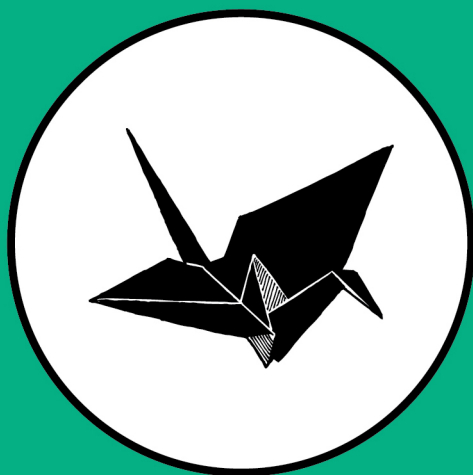


Stéphane Dompierre

L'ORPHÉON



CORAX

v1b éditeur

Stéphane Dompierre

L'ORPHÉON

CORAX

v1b éditeur
Une société de Québecor Média

À Emily, qui m'évite d'être un fantôme

« Sur leur dos il y avait des des-
sins en pointillé qui étaient des
cartes du monde en son devenir.
Des cartes et des labyrinthes.
D'une chose qu'on ne pourrait
pas refaire. Ni réparer. Dans les
vals profonds qu'elles habitaient
toutes les choses étaient plus
anciennes que l'homme et leur
murmure était de mystère. »

CORMAC MCCARTHY, *La route*.

1

De petites mains griffues, froides et moites, me comprimaient la gorge.

Des mains d'enfant.

Je me suis réveillé en sursaut alors que je tentais à la fois de crier et d'aspirer une grande bouffée d'air. Le cœur me débattait. Mon t-shirt et mon pantalon de pyjama étaient humides de sueur. Un cauchemar. J'ai rajusté mes lunettes, avec lesquelles je m'étais endormi, et j'ai balayé mon environnement du regard, pas encore habitué d'être de retour chez moi.

Sur l'écran de soixante-cinq pouces, les Télétubbies m'envoyaient la main en disant « bye-bye », chacun leur tour, plusieurs fois de suite. C'était interminable et, après avoir recouvert mes esprits, j'ai tâtonné à la recherche de la télécommande dans l'espoir de leur fermer

la trappe. J'étais sur le sofa dans une posture peu confortable. Couché sur le côté, enroulé dans une grande couverture, je n'arrivais pas à toucher la table, censée se trouver à ma droite. Je me suis soulevé pour mieux voir ce que je faisais. La table basse était hors de ma portée. N'eussent été les mascottes qui n'en finissaient plus de saluer, j'aurais laissé tomber et je me serais rendormi. Je me suis extirpé de la couverture pour aller prendre la télécommande. La quiétude est revenue quand j'ai appuyé sur *off*.

Je me suis gratté le menton. Un peu confus.

Je ne me souvenais pas d'avoir éloigné cette table du sofa. J'ai ramassé le bol à pop-corn et ma coupe de vin pour les rincer à la cuisine sans plus tenter de comprendre. J'arrivais de Londres où j'avais passé un mois et, fatigué et décalage horaire aidant, je savais que je ne retrouverais pas tout à fait l'usage de mes neurones avant le deuxième café. J'ai bu un espresso en vitesse et je suis allé directement sous la douche, en me donnant congé de Pilates et de machine elliptique.

Ma barbe de cinq, six ou je ne sais combien de jours me piquait, alors, après mon déjeuner et le deuxième café, je me suis rasé en prenant mon temps, au rasoir manuel, avec une riche

crème à l'aloès. Il était près de dix heures et personne ne m'attendait. C'est le matin que j'apprécie pleinement ma nouvelle vie. Il y a un peu plus d'un an, ma routine du réveil se faisait à la hâte. Je me labourais le visage au rasoir électrique en buvant un jus d'orange, je mangeais une rôtie en enfilant une chemise froissée, je descendais l'escalier d'un appartement délabré deux marches à la fois en espérant que mon autobus n'ait pas de retard, tout ça pour être accueilli au bureau de poste par mon patron qui tapotait sa montre en grimaçant de sa sale gueule de *pug* mal lavé. J'ai travaillé comme postier quelques années et, à trente-trois ans, j'ai gagné à la loterie. Trente-trois millions.

Le trois, le huit, le dix-neuf, le vingt-quatre, le vingt-six et le trente-quatre. Un billet acheté dans un dépanneur parce que je voulais payer avec ma carte de débit et que je n'avais pas le montant minimum d'achat requis. Je m'étais emparé d'une grille à remplir et j'avais coché n'importe quoi. Six chiffres choisis au hasard qui ont changé ma vie.

C'est mon patron qui avait été le premier à apprendre la nouvelle, par un bref courriel où je l'envoyais chier. Par conséquent, j'avais préféré ne pas retourner au bureau une dernière

fois pour saluer les collègues. De toute façon, je n'y avais pas vraiment d'amis ; lorsqu'on m'invitait à un cinq à sept chez l'un ou chez l'autre c'était surtout par politesse, pour éviter de créer un malaise. Et sûrement que mon entêtement à refuser de participer à leur achat de billets de loterie en groupe leur était resté sur le cœur. Mais bon. Une fois remis de leur choc, ils allaient vite m'oublier, je le savais. Il est fort probable qu'aujourd'hui ils ne se souviennent déjà plus de mon nom. « Comment il s'appelait, l'ingrat qui est parti avec ses millions sans nous donner le moindre sou ? Luc ? Alain ? Claude ? » Louis.

Le téléphone a sonné au moment où je me brossais les dents. J'ai récupéré l'appareil sur le comptoir de la cuisine et, la brosse à la bouche, sans aucune intention de répondre, j'ai regardé qui c'était. L'afficheur indiquait « numéro privé ». Si c'était chaque fois la même personne, cet infatigable inconnu m'avait appelé au moins cinq fois depuis mon retour d'Angleterre. J'ai haussé les épaules et je suis retourné à la salle de bain en ramassant machinalement un bout de papier froissé qui traînait par terre devant la porte. J'ai craché dans le lavabo et me suis rincé la bouche avant de l'examiner. C'était un oiseau en origami fait de

papier jaune. Un corbeau, peut-être. Un pliage assez complexe et plutôt réussi.

Comment ce corbeau avait pu se retrouver là, je n'en avais pas la moindre idée. La richesse ne m'a pas rendu sociable ; les rares personnes que je laisse entrer chez moi sont la femme de ménage, la massothérapeute, les employés du service de traiteur et quelques escortes. Tous des gens qui, quand ils me visitent, ont les mains occupées à bien d'autres choses qu'à créer des oiseaux en origami. Je l'ai posé sur une tablette de la bibliothèque et j'ai cherché de quoi lire. J'ai choisi de m'attaquer au premier tome de la trilogie *Millenium* de Stieg Larsson, qui saurait bien m'occuper pour une semaine ou deux. Et puis, tiens, ensuite, pourquoi n'irais-je pas visiter la Suède, là où se déroule l'histoire ? Ce sont souvent mes lectures qui décident de mes prochains voyages.

Je suis passé en vitesse au café dépanneur en bas de l'immeuble et me suis échoué sur le sofa avec le roman et les journaux du jour, résolu à ne pas bouger jusqu'au dîner. Le téléphone a sonné et je me suis contenté de lui envoyer un doigt d'honneur sans lever les yeux de mon livre.

* * *

C'est à midi pile que le téléphone a sonné de nouveau. L'heure que mes parents choisissent habituellement pour se manifester et me souligner que je ne les appelle pas souvent. Selon eux, les gens sans travail ne se lèvent jamais plus tôt, occupés qu'ils sont à récupérer de leur brosse de la veille. Mes parents, qui se plaisent à juger mes moindres faits et gestes, m'en veulent d'avoir coupé les ponts avec eux depuis que je suis en possession d'une fortune. La vérité, c'est que j'avais coupé les ponts bien avant, mais personne n'avait remarqué. C'est depuis peu qu'ils prennent le téléphone pour tenter un rapprochement et, par la même occasion, qu'ils essaient de me faire sentir coupable de les négliger. Les liens que j'avais encore avec eux ces dernières années se limitaient à quelques visites par année : à leur anniversaire de mariage, à Noël, à Pâques, et pour leurs fêtes. Guillaume et Francis, mes deux frères, les visitent souvent. Ils sont des modèles de réussite avec leurs boulots stimulants, leurs femmes aimantes et leurs beaux enfants. Ce n'est pas trente-trois millions de dollars en poche qui m'empêche d'avoir le rôle du célibataire déglingué, incapable d'avoir une vie stable ou de l'ambition. Dans ma famille, il est bien vu de monter les échelons sociaux en mar-

chant sur quelques têtes au passage. Mes frères, aussi compétitifs l'un que l'autre, cherchent plus ou moins consciemment à se ravir la première place dans le cœur de mes parents. C'est infantile et risible et, n'ayant aucun esprit de compétition, je leur laisse le champ libre sans leur causer préjudice. L'argent que j'ai donné à mon père et à ma mère ne les a pas rendus plus affectueux à mon égard, seulement plus enclins à garder le contact pour s'assurer que je vais bien. Ils pensent que j'ai une vie triste parce que je suis solitaire, et que l'argent me pourrit l'existence.

Alors qu'on voue un culte à l'individualisme, on accepte mal les gens qui aiment être seuls. Il faut dire que la solitude est un luxe que peu de personnes peuvent s'offrir : devoir gagner sa vie vous oblige à côtoyer les autres et à vous en faire aimer. Avoir une blonde et des enfants vous contraint à toutes sortes d'activités sociales avec la belle-famille ou avec d'autres parents. Être seul, riche et sans travail ne vous oblige à rien. Et ça vous rend antipathique. J'en ignore la raison. J'ai été généreux avec mes parents et avec mes deux frères, j'ai donné de belles sommes d'argent aux locataires du cinquième étage que j'ai dû expulser pour y faire bâtir mon loft, je donne régulièrement à des

organismes de charité, mais ma famille persiste à me juger avec dédain. Qu'on fasse le bien sans effort ne les émeut pas. La fortune qui s'acquiert petit à petit est noble, même si elle se bâtit en étant aux commandes d'une compagnie qui détruit l'environnement ou qui exploite des travailleurs dont on dispose comme bon nous semble pour améliorer le rendement. La fortune qui s'acquiert en choisissant les bons numéros à la loterie ne vous vaudra que des regards méprisants. Et après on se demande pourquoi j'apprécie tant la solitude.

On cherche rarement ma compagnie et je n'insiste pas. Je perds vite mon intérêt quand on m'invite dans les soupers où des amis d'amis que je connais à peine passent la soirée à me parler de la météo ou du prix de l'essence. Je tombe dans la lune ou j'essaie de me changer les idées, en palpant une plante pour voir si elle est fausse, en faisant des petites montagnes avec des miettes de pain ou en imaginant de quoi auraient l'air mes hôtes flambant nus ou maquillés en clowns. N'importe quoi pour m'évader d'une conversation fastidieuse. Je m'absente souvent pour aller aux toilettes même si je n'en ai pas besoin et je passe de longues minutes devant les photos de famille et les tableaux accrochés aux murs. Dans ce genre de

soirée, je suis toujours le dernier arrivé et le premier parti. La solitude me convient très bien.

Mes journées s'écoulaient lentement, sans pression ni soucis. Je commence par un café au lait et un déjeuner léger, puis j'embarque sur l'elliptique pendant une trentaine de minutes. Je fais ensuite un peu de Pilates et je file sous la douche à jets multiples. Je sirote un autre café en lisant les journaux sur la terrasse, au soleil quand il fait beau, et sur la partie couverte et chauffée quand il pleut. Les journaux, c'est la façon que j'ai de prendre des nouvelles du monde qui m'entoure sans avoir à m'y mêler. On s'étonne que je ne cherche pas la compagnie d'autrui alors que, dans les médias, autrui est habituellement dépeint sous son plus mauvais jour : menteur, manipulateur, mesquin, intimidateur, égocentrique et malpoli. Je ne manque rien quand je passe un mois à relire tout Cormac McCarthy ou une semaine à revoir l'intégrale de Stanley Kubrick. Je me questionne, d'ailleurs : qui d'autre que les millionnaires qui ne travaillent pas et les retraités ont le temps de lire des briques comme *Les bienveillantes* ou *La trilogie berlinoise* ?

Aucune sonnerie d'alerte n'indiquait que j'avais un nouveau message. Si c'étaient mes

parents qui venaient d'appeler, ils n'avaient laissé aucun de leurs reproches habituels dans ma boîte vocale. Ça m'a intrigué. J'ai mis un parmentier de canard congelé au micro-ondes, puis j'ai ramassé mon téléphone pour voir qui c'était. Les derniers appels reçus provenaient d'un numéro privé. Ce n'était donc pas mes parents. Sans doute un appel informatisé d'un service de nettoyage de tapis, ou encore un journaliste qui voulait écrire un article du genre « Qu'est devenu Louis Corax ? Presque un an après avoir gagné à la loterie, il nous invite chez lui. Entrevue exclusive. Six pages de photos. »

Dans un cas comme dans l'autre, j'aurais décliné l'invitation.

Ça faisait longtemps que je n'avais pas eu autant d'appels dans une journée et la sonnerie de mon cellulaire, qui imitait celle des anciens téléphones à roulette, commençait à me taper sur les nerfs. J'ai posé l'appareil sur le comptoir de la cuisine et j'ai noté quelques trucs à acheter. « Pain, eau, papier cul. » J'ai pris la feuille du bloc-notes et c'est en la pliant pour la mettre dans ma poche que je me suis rendu compte qu'elle était jaune comme le corbeau. Je suis retourné le chercher dans ma bibliothèque, près du lit.

Il n'était pas où je me souvenais de l'avoir mis et, perplexe, j'ai jeté un rapide coup d'œil sur les autres tablettes puis par terre et sous le lit, pensant que j'avais dû l'accrocher en prenant le livre de Stieg Larsson. Il n'y était pas. J'ai regardé du côté de la salle de bain, où je l'avais trouvé la première fois. Il y avait un truc jaune posé par terre devant la porte. La sonnerie du four à micro-ondes a retenti pour m'informer que mon repas était chaud mais je n'y ai pas prêté attention, occupé que j'étais à m'approcher prudemment du corbeau de papier, comme si c'était un petit animal farouche. J'ai pouffé de rire devant l'absurdité de la situation. Croyais-je vraiment qu'il allait me sauter au visage ?

Je l'ai posé dans ma main et je l'ai déplié pour le comparer à la feuille jaune dans ma poche. Ça venait du même bloc-notes. Quelqu'un avait donc pris le temps de bricoler ce corbeau en papier chez moi. La femme de ménage, sans doute. Le petit désordre d'avant mon départ pour Londres avait été rangé, elle était donc passée pendant mon absence, comme je le lui avais demandé. Je ne voyais pas qui ça pouvait être d'autre.

Mais je ne comprenais pas comment l'oiseau en origami était revenu devant la salle de bain.

Devant un événement étrange, il y a deux types de réactions : certaines personnes y voient tout de suite un phénomène paranormal, sans même chercher d'explication rationnelle. Les autres, comme moi, ne fonctionnent qu'avec la logique. J'avais dû accrocher par inadvertance le corbeau dans une maille de mon chandail en le déposant dans la bibliothèque et, hasard, il était retombé devant la salle de bain, exactement où je l'avais trouvé. Cette explication me satisfaisait. Le travail de la femme de ménage était toujours impeccable, alors je n'allais sûrement pas lui reprocher de prendre des pauses si elle le souhaitait, en s'adonnant à l'origami, aux sudokus ou à ce qu'elle voudrait. Elle pouvait bien se détendre dans la baignoire ou bronzer nue sur la terrasse si ça lui chantait, pourvu que le ménage soit fait. J'ai froissé le volatile et je l'ai jeté dans la cuvette des toilettes, puis j'ai tiré la chasse pour le regarder partir.

J'ai mangé dehors pour profiter du soleil. Il avait plu presque tous les jours lorsque j'étais à Londres, avec une assommante régularité, et les longues heures d'ensoleillement dont je jouissais sur ma terrasse m'avaient manqué.

L'étrangeté de la chose ne m'est pas apparue tout de suite, pas pendant que je fouillais avec ma main droite dans la poche gauche de mes jeans à la recherche de mes clés. J'avais dans les bras un paquet de seize rouleaux de papier hygiénique, une baguette et deux grandes bouteilles de San Pellegrino et je tentais de ne rien échapper. Voyant que jongler avec mes emplettes ne me ferait pas gagner de temps, je me suis décidé à les poser par terre. C'est à ce moment que j'ai porté mon attention sur la musique qui jouait. Ça ne venait pas du corridor et, comme j'occupais l'étage en entier, ça ne pouvait provenir que de chez moi. Je me suis rapproché de ma porte pour mieux entendre. C'était si fort que je pouvais reconnaître l'*Ave Maria* de Schubert. Je me souvenais bien d'avoir acheté le fichier MP3 sur iTunes, un hiver où le manque de lumière m'avait conduit à une déprime saisonnière. J'étais resté affalé sur le sofa à écouter la musique classique la plus mélancolique que je pouvais trouver et à m'empiffrer de crème glacée à la pâte à biscuits. Une bonne lampe de luminothérapie avait réglé le problème.

Selon toute vraisemblance, il y avait un amateur de Schubert dans mon appartement.

Et je ne l'avais pas invité.

Je ne voyais pas comment il était possible d'entrer chez moi en mon absence. J'avais des doubles de la clé, évidemment, mais ils étaient dans un tiroir de la cuisine. Sinon, il y avait celle que je tenais à la main, accrochée à mon porte-clés Tintin, puis une autre dans un coffret de sécurité à la banque. La femme qui faisait l'entretien ménager en possédait une aussi, mais elle n'était censée venir chez moi que le lendemain.

La porte n'affichait aucune trace d'effraction. J'habite au cinquième étage et il n'y a aucun accès par la terrasse. L'issue de secours se bloque de l'intérieur par une lourde tige de métal.

J'ai pris une grande inspiration en tentant de rationaliser l'événement. C'était sans doute mon MacBook qui déconnait, la télécommande des voisins d'en dessous avait activé le lecteur de MP3 qui s'était mis à cracher du Schubert en boucle, pendant mon absence, sur les seize haut-parleurs du loft. Voilà, voilà, voilà. Rien d'inquiétant. Je ne connaissais pas grand-chose à l'ABC du cambriolage, mais assez pour savoir que la discrétion était un incontournable. Cette explication plausible m'a donné le courage d'ouvrir la porte d'une main, une bouteille d'eau pétillante en guise d'arme dans l'autre.

Louis Corax, postier devenu millionnaire en gagnant à la loterie, vit seul au cinquième étage de l'Orphéon, dont il est le propriétaire. Sa vie s'écoule sans heurts, loin du monde, dans le confort et l'indifférence. Mais son quotidien bascule lorsqu'il trouve un animal en origami laissé chez lui par une main invisible. C'est le premier d'une série d'événements étranges qui marqueront à jamais l'existence du riche misanthrope.

L'Orphéon est un édifice à bureaux dont les cinq étages sont respectivement peuplés par les personnages de cinq auteurs de talent. Le lecteur est invité à visiter l'immeuble un roman à la fois, à son gré, dans l'ordre ou dans le désordre.



Chroniqueur, nouvelliste et scénariste, Stéphane Dompierre est avant tout connu pour ses romans, qui ont tous été chaleureusement accueillis aussi bien par la critique que par le grand public. *Corax* est son premier suspense.

ISBN 978-2-98649-419-4



Groupe
Livre
Québecor Média inc.